
Discours de Grégory Doucet, Maire de Lyon
Commémoration du génocide des Arméniens de 1915
Place Antonin Poncet
Lundi 24 avril 2023

(Seul le prononcé fait foi)

Monsieur le Sous-Préfet, représentant Madame la Préfète de la Région Auvergne Rhône-Alpes, cher Julien

Madame la Vice-Présidente de la Métropole de Lyon, chère Véronique,

Mesdames et Messieurs les élus,

Mesdames et Messieurs les co-présidents du CCAF,

Monsieur le vice-président de la LICRA AURA,

Cher Antoine Agoudjian,

Comme chaque année le 24 avril, nous sommes réunis aujourd'hui, sur cette place Antonin Poncet, pour commémorer le génocide des Arméniens de 1915. Dans le cadre de la journée nationale voulue par la République Française. Qui a été pionnière dans sa reconnaissance. Tout comme Lyon en tant que ville, en dépit des pressions, des négations et même parfois des intimidations.

« ***Il y a des horreurs que notre imagination se refuse à concevoir*** », remarquait Painlevé.

Il y a aussi des savoirs qui sont parfaitement documentés et que nul ne devrait s'autoriser à rejeter sans être considéré, au moins en partie, comme complice des crimes qu'il contribue à écarter de la conscience commune. Près de cent huit ans après, la reconnaissance internationale de ce génocide doit encore progresser, comme le relevait Vincent Duclert vendredi dernier lors d'une conférence de haut-niveau à l'hôtel de ville.

Merci encore à toutes celles et ceux du CCAF, et notamment les deux coprésidents, chère Jeannine Palouliau et cher Raffi Tanzilli, qui ont permis son organisation.

Nous sommes là pour ne pas oublier, nous sommes là pour transmettre, nous sommes là pour empêcher la tragédie de se répéter. Nous sommes là pour rendre hommage et témoigner de notre affection. A l'égard des familles des victimes et des survivants, des descendants, des héritières et des héritiers de leur culture, de leur histoire, de leurs tourments, de leurs espoirs. Assurer de notre indéfectible amitié toutes celles et tous ceux qui ont essayé de reconstruire l'Arménie, ne serait-ce que dans leur cœur, quand ils et elles ont été contraints à l'exil. Héritant pour beaucoup d'abord du non-dit, leurs ancêtres ayant parfois dû se convertir pour sauver leurs familles. Et bien d'autres ayant refoulé l'indicible au plus profond d'eux-mêmes devant l'incapacité de l'Europe des années 20, à assumer la réalité spécifique, pleine et entière, des massacres de masse perpétrés contre leur peuple en Orient.

Qu'elle décrivit tantôt comme un « *martyre héroïque* », un « *immense guet-apens où à chaque pas hommes, femmes et enfants succombaient sous la lame ou étaient jetés dans l'Euphrate* ». Tantôt comme un « *scandale du genre humain* », mais qu'elle ne savait pas encore, notre Europe balbutiante, nommer pour ce qu'ensemble, méthodiquement planifiés, toutes ces marches de la mort, tous ces assassinats et ces déportations constituaient ... Un génocide !

Ce génocide nous parle à toutes et à tous, arméniens ou non, de nos déchirures, de nos occultations, de notre capacité à vivre ensemble et à nous respecter mutuellement avec nos histoires particulières, nos traditions, nos coutumes. Mais aussi, inversement, de notre part d'ombre, sourde et incommensurable violence prête à se raviver, si nous ne faisons pas preuve d'une intense et absolue vigilance.

C'est aujourd'hui, avec beaucoup d'humilité, que je veux ajouter ma pierre à l'édifice, d'une longue lignée de maires de Lyon qui ont su nourrir et entretenir les liens d'amitié qui unissent Lyon à l'Arménie.

Je pense naturellement à Edouard Herriot et à son investissement dans l'OFPRA, l'office français de Protection des Réfugiés et Apatrides. A Justin Godart, qui présida notamment la Commission internationale d'enquête dans les Balkans, organisée par la « Fondation Carnegie pour la paix internationale » ... et dont la passion pour cette région du monde ne s'est jamais démentie par la suite. Ils étaient l'un et l'autre des ardents défenseurs de la reconnaissance du génocide.

Je pense également à mes deux derniers prédécesseurs : Messieurs Gérard Collomb et Georges Kepenekian qui ont continuellement œuvré, avec un courage et une constance qui les honorent, pour la cause Arménienne. Eux-mêmes succédaient à Francisque Collomb, Michel Noir, Raymond Barre qui s'étaient illustrés par la signature du premier protocole de coopération avec Erevan, ainsi que dans l'organisation de nombreux échanges sur le plan économique, urbanistique, touristique et culturel, afin d'accompagner l'Arménie dans son essor.

Fidèle à cette philosophie en actes de tous ces maires de Lyon, je veux dire que notre partenariat avec la ville d'Erevan sera, durant l'ensemble du mandat, une priorité stratégique de nos actions de coopération décentralisée, afin notamment de répondre présent aux défis causés par le dérèglement climatique mais aussi la guerre et ses conséquences sur la jeunesse.

« *Les feux de l'Aurore éclairent l'Arménie quand nous sommes encore dans la nuit* », affirmait Paul Deschanel en avril 1916. Et les maisons, les écoles, les lieux de culte, de culture et de mémoire incendiés, ai-je envie d'ajouter... Un siècle plus tard, hélas, rarement une histoire aussi lointaine ne nous aura parlé d'aussi près.

C'est pour cela aussi que je me suis rendu sur place, il y a tout juste quinze jours. En effet, il faut aller au mémorial et au musée d'Erevan pour mieux prendre la mesure de ce que le génocide des arméniens représente : à savoir, le premier acte d'un siècle ensanglanté marqué par les desseins d'extermination systématique d'un peuple, de son identité et de tout ce qui y fait référence. Celui des Arméniens de l'Empire Ottoman. Avant l'Holodomor organisé par Staline, la Shoah ou encore le génocide des Tutsis du Rwanda – *commémoré ici même, le 7 avril dernier.*

A chaque fois, suivant une horlogerie bien huilée, un processus commençant par la déshumanisation du prochain, qu'il soit homme ou femme, vieillard ou enfant, susceptible d'opposer une résistance ou totalement vulnérable. Un processus où la préparation des esprits aux plus atroces tueries s'insinue par des paroles comme celles d'une extrême gravité, prononcées à nouveau de nos jours, lorsqu'on entend qualifiée la diaspora arménienne de « *tumeur cancéreuse qu'il faudrait extirper* ».

Quel effroyable écho à la mise en branle progressive puis toujours plus zélée d'une machinerie administrative et militaire destinée, à partir de 1894 – *l'année des premiers massacres de masse* - à recenser minutieusement, spolier, séparer avant de déporter, piller, violer, tuer. Jusqu'en 1922, l'année des massacres de Smyrne, en dépit des changements de régime, des minimisations effarantes, des prétextes circonstanciels invoqués. Dans le silence assourdissant du concert des nations, à l'exception de quelques

voix individuelles et courageuses mais bien trop rares, comme celles d'Henry Barby ou d'Anatole France à l'orée du vingtième siècle.

Et de Jaures, bien sûr, en 1896, mettant alors en garde nos députés : « *Lorsque tous ces barbares se sont aperçus que l'Europe restait indifférente, qu'aucune parole de pitié ne venait à ceux qu'ils avaient massacrés et violentés, la guerre d'extermination prit tout à coup des proportions beaucoup plus vastes* ».

S'en suit, nous le savons, la négation tout aussi méthodique des faits, la destruction au fur et à mesure des preuves. Comme le film tourné sur la base du livre d'Aurora Mardigian, dont la version intégrale n'est pas parvenue jusqu'à nous.

Il faut surtout aller en Arménie, aujourd'hui, pour ressentir l'extraordinaire courage du peuple arménien, dans une région terriblement mise à mal par les fracas et les désordres internationaux. Carrefour millénaire d'enjeux géostratégiques et de convoitises des puissances, certes. Mais qui, à l'heure actuelle, est surtout prisonnière des défaillances de la communauté des Etats, à faire respecter son intégrité territoriale et le résultat des traités ou décisions de justice internationale.

Malgré l'accord du 9 novembre 2020, le régime de Bakou n'a de cesse de se dédire de ses engagements, que ce soit la remise des 33 prisonniers arméniens – *notre ville a été la première à parrainer l'un d'eux*. Pour faire connaître leur sort et appeler à leur libération. Ou encore la réouverture du corridor de Latchine, et la suppression duc checkpoint illégal installé ce week-end, afin que cesse sans délai la crise humanitaire dont sont victimes près de 120.000 personnes.

Et que dire des propos insupportables du Président Aliiev, lorsqu'il évoque « *le cercueil ou la valise* » et désigne avec une brutalité sans nom les Arméniennes et Arméniens de la région de l'Artsakh ... si ce n'est qu'ils rappellent les prémices du génocide dont chacune et chacun d'entre vous porte encore les stigmates. Des stigmates captés brillamment par Antoine Agoudjian, dont nous présentons le travail à travers l'exposition le Cri du Silence, que nous inaugurerons dans quelques minutes.

Ce qui se joue là-bas, c'est une part de notre humanité, le succès ou l'échec du multilatéralisme jadis cher à Justin Godart et à Léon Bourgeois ... la sauvegarde ou l'abandon de notre conception des droits humains. Je veux l'exprimer avec la plus intense clarté : l'indifférence ne gagnera pas, Lyon ne faillira pas dans son soutien à l'Arménie.

Pour finir, je souhaite que nous pensions ensemble à la personne de Jules Mardirossian, décédé cette année ; et en l'hommage de qui, j'ai planté le 11 avril dernier

à Erevan... un grenadier. En présence notamment de Georges Képénékian, son camarade de toujours.

Depuis Décines, où il vivait avec sa famille, Jules Mardirossian a embrassé de multiples causes et contribué à des projets majeurs. A travers l'association **Nor Séround**, dès 1956, il a milité pour la création d'une rue rappelant la date du 24 Avril 1915 et la création d'un Mémorial arménien, l'un des premiers en Europe. Plus tard, il est devenu, très naturellement, le président du Centre National de la Mémoire arménienne à Décines.

Il a également créé et animé la section régionale des Etudiants arméniens d'Europe, ainsi que celle du CDCA. Et a été à l'initiative de la rénovation du Foyer arménien de Décines, renommé plus tard Maison de la culture arménienne en 1977... qu'il a présidé jusque dans les années 1990.

En 2002, Jules Mardirossian fut également à l'origine de la création du Comité de Coordination des Associations Arméniennes en Rhône-Alpes. Cet engagement l'a amené à plaider auprès de François Mitterrand, en 1986, pour la reconnaissance du génocide des Arméniens par la France, mais aussi l'enseignement de la langue dans les collèges et lycées par exemple.

Son infatigable combat pour la reconnaissance du génocide l'a conduit à rencontrer des représentants de l'ONU comme du Parlement européen. Jules Mardirossian était également un défenseur inlassable de l'Artsakh, dont l'avenir suscite – *comme je l'ai mentionné* – une profonde inquiétude. Homme érudit et de transmission, Jules Mardirossian a encore contribué à la création du mensuel « France Arménie ».

Enfin, c'est à lui que nous devons la réalisation de ce « Mémorial du génocide arméniens et tous les génocides », ici même, en plein cœur de Lyon, à quelques pas de la Fondation Bullukian. Un ouvrage dont la composition rappelle les partitions du compositeur Komitas, auquel nous devons le partage de plus de trois mille chants issus du répertoire populaire ... et le sauvetage d'un pan majeur de la culture et de l'identité arménienne.

Il restera pour nous toutes et tous, une source inépuisable de respect et d'inspiration. Je vous remercie.